

VALERIA LUISELLI

Des êtres sans gravité

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton

ACTES SUD

pour Álvaro

*Prends garde! Si tu joues au fantôme, tu vas
en devenir un.*

La Kabbale

L'enfant moyen me réveille :

Maman, devine d'où viennent les moustiques?

Heu?

De l'arrosoir. Le jour, ils sont dans l'arrosoir, et la nuit ils nous piquent.

*

Tout a commencé ailleurs et dans une autre vie, avant celle que je mène aujourd'hui, mais après la ville où j'habitais. Voilà pourquoi je ne peux pas écrire cette histoire comme je le voudrais – comme si j'étais encore là-bas, dans la peau de cette autre personne. J'ai du mal à parler des rues et des visages comme si je les fréquentais encore tous les jours, je ne trouve pas les temps des verbes exacts. J'étais jeune et j'avais les jambes solides et fines.

(J'aurais aimé commencer comme finit *Paris est une fête* de Hemingway.)

*

Dans cette autre ville, je vivais seule dans un appartement presque vide. Je dormais peu. Je mangeais mal et pas très varié. Je menais une vie simple, routinière. J'étais lectrice et traductrice dans une petite maison d'édition qui s'attachait à dénicher des "perles étrangères" – que personne n'achetait, en réalité, parce qu'elles visaient une culture insulaire où la traduction est abominée, car impure. Mais j'aimais mon travail et je crois que pendant un certain temps je l'ai bien fait. De plus, on pouvait fumer dans cette maison. J'allais au bureau du lundi au mercredi ; le jeudi et le vendredi étaient réservés aux recherches dans les bibliothèques. Le lundi, j'arrivais tôt et de bonne humeur, avec un gobelet en carton plein de café. Je disais bonjour à Minni, la secrétaire, et ensuite au *chief editor* ; il était le seul *editor*, mais il était le *chief*. Il s'appelait White. Je m'asseyais à mon bureau, je me roulais une cigarette de tabac blond et je travaillais jusqu'à tard le soir.

*

Dans cette maison-ci vivent deux adultes, une bébé et un enfant moyen. Nous disons moyen, car il a beau être l'aîné, il insiste sur le fait qu'il est encore moyen. Et il a raison. C'est l'aîné, mais il est petit, donc il est moyen.

Il y a quelques jours, en descendant l'escalier mon mari a marché sur un dinosaure et déclenché un cataclysme. Pleurs, cris, convulsions : le dinosaure était irrécupérable. Ah ça, maintenant, on peut dire que mon T-Rex s'est éteint, disait l'enfant moyen en sanglotant. Parfois, nous avons l'impression d'être deux Gullivers paranos marchant éternellement sur

la pointe des pieds pour ne réveiller personne, pour ne marcher sur rien d'important ou de fragile.

*

En hiver, on avait droit aux rafales de vent. Mais je portais des minijupes, car j'étais jeune. J'écrivais des lettres à mes connaissances, je leur parlais de mes balades, de mes jambes gainées de bas gris, de mon corps emmitouflé dans un manteau rouge qui avait des poches profondes. J'écrivais des lettres sur le vent froid qui me caressait les jambes et je comparais l'air glacé à la pointe d'un menton mal rasé, comme si l'air et les jambes grises qui déambulent dans les rues étaient une matière littéraire. Quand on a longtemps vécu seul, la seule façon d'affirmer qu'on existe encore, c'est de regrouper les activités et les choses dans une syntaxe compatible : ce visage, ces os qui marchent, cette bouche, cette main qui écrit.

Maintenant, j'écris le soir, quand les deux enfants dorment et qu'il est enfin permis de fumer, de boire et de laisser entrer les courants d'air. Avant, j'écrivais tout le temps, à n'importe quelle heure, car mon corps m'appartenait. J'avais des jambes solides, longues et fines. Il était légitime de les offrir ; à n'importe qui, à l'écriture.

*

Un roman silencieux, pour ne pas réveiller les enfants.

*

Dans cet appartement, il n'y avait que cinq meubles : lit, table de salle à manger, bibliothèque, bureau et chaise. En réalité, le bureau, la chaise et la bibliothèque sont arrivés plus tard. Quand je m'installai là-bas, je ne trouvai qu'un lit et une table pliante en aluminium. Il y avait aussi une baignoire encastrée. Mais je me demande s'il faut la compter comme un meuble. Peu à peu, l'espace a été investi, mais presque toujours par des objets passagers. Les livres des bibliothèques passaient le week-end sur une pile à côté du lit et disparaissaient le lundi suivant, quand je les rapportais à la maison d'édition, pour décider de leur sort.

*

Cette maison-ci a beau être grande, je n'ai pas de lieu pour écrire. Mon bureau est encombré de couches, de petites voitures, des Transformers, des biberons, de grelots : autant d'objets que je n'ai pas fini de déchiffrer. Des choses minuscules envahissent tout l'espace. Je traverse le salon et m'assieds sur le canapé, mon ordinateur sur les genoux. L'enfant moyen entre :

Qu'est-ce que tu fais, maman ?

J'écris.

Tu écris juste un livre ?

J'écris juste.

*

Les romans, c'est de la longue haleine. Le rêve des romanciers. Personne ne sait exactement ce que ça signifie, mais ils disent tous : longue haleine. J'ai une

bébé et un enfant moyen. Ils ne me laissent pas respirer. Tout ce que j'écris est – doit être – de la courte haleine. Manque d'air.

*

Parfois, j'achetais une bouteille de vin et la bouteille ne durait même pas la soirée. Il y avait moins de rendement avec le pain, la salade, les fromages, le whisky et le café, dans cet ordre. L'huile et la sauce au soja duraient encore plus que ces cinq articles réunis. Mais les crayons et les briquets, par exemple, se baladaient comme des adolescents prêts à affirmer leurs quatre volontés et leur totale autonomie. Je savais qu'il valait mieux ne pas accorder sa confiance aux objets d'une maison ; il suffit de s'habituer à leur présence silencieuse pour qu'ils se cassent ou disparaissent. Mes rapports avec mon entourage étaient également marqués par ces deux modes de l'impermanence : se casser ou disparaître.

La seule chose qui subsiste de cette période, ce sont les échos de certaines conversations, une poignée d'idées récurrentes, des poèmes qui me plaisaient et que je relisais jusqu'à les savoir par cœur. Tout le reste est une élaboration postérieure. Mes souvenirs de cette vie-là ne pourraient avoir plus de contenu. Ce sont des échafaudages, des structures, des maisons vides.

*

Moi aussi, je vais écrire un livre, me dit l'enfant moyen pendant que nous préparons le dîner en attendant que son papa rentre du bureau. Son papa

n'a pas de bureau, mais il a beaucoup de rendez-vous de travail et il lui arrive de dire : Je vais au bureau. Le moyen dit que son papa travaille au travailleau. La bébé ne dit rien, mais un jour elle va dire pa-pa.

Mon mari est architecte. Il y a presque un an qu'il dessine la même maison, sans arrêt, en y introduisant des changements imperceptibles à mes yeux. Cette maison va être bientôt construite à Philadelphie, quand il aura enfin envoyé les derniers croquis. Les plans s'entassent sur sa table de travail. Certains jours, je les feuillette en feignant d'être enthousiaste. Mais j'ai du mal à imaginer ce que ça représente, j'ai du mal à projeter toutes ces lignes dans une troisième dimension. Lui aussi feuillette les choses que j'écris.

Comment va-t-il s'appeler, ton livre? demandé-je au moyen.

Ça va être : *Papa rentre toujours furieux du travailleau.*

*

Chez nous, il y a très souvent des coupures de courant. Il faut changer les fusibles. C'est un mot familier dans notre vocabulaire quotidien. Fusibles. Il y a une coupure et le moyen dit : On a fusillé les fusibles.

Je ne crois pas qu'il y en avait dans l'autre appartement, dans cette autre ville. Je n'ai jamais vu un compteur, jamais il n'y a eu de coupure, jamais je n'ai changé une ampoule. C'était uniquement du néon : il durait éternellement. Un étudiant chinois vivait derrière la fenêtre d'en face. Il travaillait très tard sous cette lumière blanche ; moi aussi je lisais très tard. À trois heures du matin, avec une précision tout orientale, il éteignait la lumière de la pièce, allumait celle

de la salle de bains et éteignait de nouveau quatre minutes plus tard. Il n'allumait jamais celle de sa chambre. Il accomplissait ses rituels intimes dans le noir. J'aimais bien imaginer le Chinois : se déshabillait-il avant d'entrer sous ses draps ? Se touchait-il ? Se caressait-il sous les couvertures ou debout au pied du lit ? À quoi ressemblait le bout du pénis de ce Chinois ? Pensait-il à quelque chose ou m'observait-il dans ma cuisine pendant que je l'imaginais ? Quand il avait accompli ses rites nocturnes, j'éteignais la lumière et je quittais l'appartement.

*

On se plaît à penser que, dans une si vieille maison, il y a forcément un fantôme qui nous suit et nous épie. Nous ne le voyons pas, mais nous pensons qu'il a fait son apparition quelques semaines après notre emménagement. J'étais énorme, huitième mois de grossesse. Je me déplaçais à peine. Je me traînais comme une otarie sur le parquet flottant. Je débalais les cartons de livres et les mettais en piles par ordre alphabétique. Mon mari et l'enfant moyen les installaient dans les bibliothèques une fois repeintes. Le fantôme renversait les piles. Le moyen l'a baptisé *Avecousantête*.

Le fantôme ouvre les portes, les ferme, allume le poêle. Cette maison a un poêle énorme et beaucoup de portes. Mon mari raconte à l'enfant moyen que pendant notre sommeil le fantôme joue à la balle contre le mur, alors le moyen crève de peur et se blottit dans les bras de son père, jusqu'à ce que ce dernier jure à notre fils qu'il plaisantait. Parfois, *Avecousantête* berce la bébé pendant que j'écris.

Elle n'est pas impressionnée, moi non plus, et nous savons qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Elle est la seule à le voir vraiment, elle sourit au vide en y mettant tout le charisme dont elle est capable. Elle va bientôt faire une dent.

*

Dans ce quartier, le vendeur de *tamales* passe à huit heures du soir. On lui achète une demi-douzaine de *tamales* sucrés. Je ne sors pas, mais je le siffle sur le seuil en enfonçant les doigts dans la bouche, et mon mari se précipite dehors pour le rattraper. Quand il revient, il dit en déballant les *tamales* : J'ai épousé une personne qui siffle. Il y a aussi des voisins. En passant devant notre fenêtre, ils nous saluent. Bien que nous soyons les derniers arrivés, ils sont aimables avec nous. Ils se connaissent tous. Le dimanche, ils mangent ensemble dans la cour commune. Ils nous convient, mais nous déclinons l'invitation ; à la fenêtre du salon, nous agitions la main et leur souhaitons un bon dimanche. C'est un ensemble de vieilles maisons, toutes au bord de l'écroulement.

*

Je n'aimais pas dormir seule dans mon appartement. Je vivais au septième étage. Je préférais prêter ma maison à de vagues amis et utiliser d'autres chambres, des canapés d'emprunt, des lits partagés, pour passer la nuit. Je distribuai des doubles de mes clés à beaucoup de gens. Et d'autres me donnèrent des doubles de leur trousseau. De la générosité, non, mais de la réciprocité.